

L'esprit dans la bouteille¹

Il était une fois un pauvre bûcheron.
Il travaillait depuis l'aube jusqu'à une heure avancée de la nuit.
Quand enfin il eut de l'argent de côté, il dit à son fils :

- Tu es mon seul enfant.
L'argent que j'ai épargné à la sueur de mon front,
je veux le consacrer à ton instruction pour que tu apprennes un
métier honnête.
Comme ça, quand je serai vieux,
que mes membres seront devenus raides
et que je serai obligé de rester à la maison,
tu pourras subvenir à mes besoins.

Le jeune homme entre alors à l'université.
Il se met à étudier avec zèle
et il récolte les louanges de ses professeurs.
Quand il a fini une université,
il continue à étudier dans une autre université.
Après plusieurs universités, il ne sait pas encore tout.
Mais le peu d'argent que son père a économisé a fondu
et il lui faut retourner chez lui.
Son père lui dit :

- Ah!, je n'ai plus rien à te donner !
Et, pour le moment, la vie est chère, alors, je n'arrive pas à gagner
un sou de plus que ce qu'il me faut pour vivre.
- Cher père, ne t'en fais pas !
Je suis sûr que si Dieu le veut, tout ira bien pour moi
et je me débrouillerai toujours.

Quand le père part pour la forêt pour y fendre du bois et le mettre en
piles pour en tirer un peu d'argent, le jeune homme lui dit :

¹ Conte de Grimm n°99, texte intégral mis en forme pour le raconter par Florence André-Dumont,
www.contesdautrefois.be

- J'y vais avec toi. Je t'aiderai.
- Ce sera bien trop dur pour toi.
Tu n'as pas l'habitude des travaux difficiles,
tu ne le supporterais pas.
D'ailleurs, je n'ai qu'une seule hache
et je n'ai pas d'argent pour en acheter une seconde.
- Va donc voir le voisin, il te prêtera une hache jusqu'à ce que j'aie
gagné de quoi m'en acheter une moi-même.

Le père emprunte donc une hache au voisin.

Et, le lendemain matin, au lever du jour,
ils partent ensemble dans la forêt.

Le jeune homme aide son père et il est plein d'entrain et de force.

Quand le soleil est haut dans le ciel, le père dit à son fils :

- Nous allons nous reposer et manger un morceau.

Le travail sera deux fois plus facile ensuite.

Mais le fils prend son pain en répondant :

- Repose-toi, père.

Moi, je ne suis pas fatigué,

je vais aller me promener dans la forêt pour y chercher des nids
d'oiseaux.

- C'est idiot de courir les bois au lieu de te reposer !

Après, tu seras fatigué et tu ne pourras plus lever le bras.

Reste ici et assieds-toi près de moi.

Mais le fils part tout de même courir les bois tout en mangeant son
pain.

Tout joyeux, il regarde à travers les branches dans l'espoir de
découvrir un nid.

Il déambule ainsi jusqu'à ce qu'il arrive à un grand chêne.

Il est haut et imposant,

vieux certainement déjà de plusieurs centaines d'années.

Il est tellement large que cinq hommes ne réussiraient pas à l'entourer
de leurs bras.

Il s'arrête et regarde le géant en se disant que beaucoup d'oiseaux
doivent y avoir fait leur nid.

Tout à coup, il lui semble entendre une voix.
Il tend l'oreille et entend voix étouffée qui appelle :

- Fais-moi sortir ! Fais-moi sortir !

Il regarde autour de lui, mais il ne voit rien.
Il lui semble que la voix sort de terre.
Alors, il appelle :

- Où es-tu ?
- Je suis là, en bas, entre les racines du chêne.
Fais-moi sortir ! Fais-moi sortir !

L'étudiant se met à dégager le sol au pied de l'arbre et à chercher entre les racines.

Jusqu'à ce que, dans une petite cavité,
il trouve enfin une bouteille de verre.

Il la soulève et la tient à la lumière.

Il y voit alors quelque chose qui ressemble à une grenouille
et qui saute en tous sens.

Elle crie de nouveau :

- Fais-moi sortir ! Fais-moi sortir !

Sans se méfier, l'étudiant ôte le bouchon de la bouteille.

Aussitôt, un esprit s'en échappe

et commence à grandir, grandir si vite qu'en un instant un
épouvantable personnage, grand comme la moitié de l'arbre
se dresse devant l'étudiant.

Il hurle d'une voix terrible :

- Sais-tu quelle sera ta récompense pour m'avoir libéré ?

- Non. Comment le saurais-je ?

- Eh bien, je vais te le dire !

Je vais te rompre le cou !

- Tu aurais dû me le dire avant.

Je t'aurais laissé où tu étais !

Quant à ma tête, elle est solidement fixée :

il faudrait plus de monde que toi tout seul pour me rompre le cou.

- Plus de monde, plus de monde !
 Qu'est-ce que tu t'imagines :
 tu auras la récompense que tu mérites !
 Crois-tu que c'est par bonté qu'on m'a enfermé là-dedans pendant
 aussi longtemps ?
 Eh bien, non !, c'est pour me punir !
 Je suis le puissant Mercure.
 Et celui qui me fait sortir, je dois lui briser le cou.
- Du calme ! Pas si vite !
 Je dois d'abord savoir si c'est bien toi qui étais dans cette petite
 bouteille et que l'esprit, c'est vraiment toi.
 Si tu peux rentrer dans cette bouteille, je te croirai.
 Après, tu pourras faire de moi ce que tu veux.
- C'est bien peu de chose que de rentrer dans cette bouteille !,
 dit l'esprit avec arrogance.

Il se rétrécit et se fait aussi petit et fluet qu'au début.
 Si bien qu'il se glisse par le goulot dans la bouteille.

À peine y est-il entré que l'étudiant remet le bouchon
 et jette la bouteille à sa place sous les racines du chêne :
 il a dupé l'esprit !

L'étudiant veut retourner auprès de son père
 mais l'esprit lui dit d'une voix plaintive :

- Fais-moi sortir ! Fais-moi sortir !
- Ah non ! Pas une deuxième fois !
 Tu t'en es pris à ma vie ;
 j'ai réussi à te rattraper ;
 je ne te libère pas !
- Si tu me libères, je te donnerai autant d'argent qu'il t'en faudra
 jusqu'à la fin de tes jours.
- Non ! Tu me tromperais comme la première fois.
- Tu vas manquer ta chance, je ne te ferai aucun mal
 et je te récompenserai richement.

L'étudiant se dit :

- Je vais essayer, peut-être tiendra-t-il parole.
Et de toute façon, je ne le laisserai pas s'en prendre à moi.

Il enlève le bouchon et, comme la fois précédente, l'esprit sort de la bouteille, se dilate et devient aussi grand qu'un géant.
Il dit à l'étudiant :

- Maintenant, je vais te donner ta récompense.
Il lui tend un petit chiffon qui ressemble à un pansement :
- Si tu passes une des extrémités de ce chiffon sur une blessure, elle guérira.
Et si tu passes l'autre extrémité sur de l'acier ou du fer, il sera changé en argent.
- Il faut d'abord que j'essaie.

L'étudiant s'approche d'un arbre, en fend l'écorce avec sa hache et la touche ensuite avec une extrémité du pansement.
Aussitôt, l'écorce se referme et la blessure est guérie.
Alors, il dit à l'esprit :

- C'était donc bien vrai !
Maintenant, nous pouvons nous séparer.

L'esprit le remercie de l'avoir libéré,
l'étudiant remercie l'esprit pour son cadeau et va rejoindre son père.

- Où étais-tu passé ?
Pourquoi as-tu oublié ton travail ?
Je l'avais bien dit que tu ne serais bon à rien !
- Sois tranquille, père, je vais me rattraper.
- Te rattraper ! Te rattraper !
Je me demande bien comment !
- Prend garde, père, je vais abattre cet arbre.
Attention, ça va craquer !

Il prend son pansement, en frotte sa hache et frappe un grand coup.
Mais, comme le fer a été changé en argent, la lame se tord.

- Eh !, père, regarde la mauvaise hache que tu m'as donnée !
La voilà toute tordue.
- Ah !, qu'as-tu fait ?
Maintenant, je vais devoir rembourser cette hache.
Mais comment, avec quel argent ?
Et c'est comme ça que tu m'aides !
- Ne te fâche pas, cette hache, je la paierai.
- Imbécile !, avec quoi vas-tu la payer ?
Tu n'as que ce que je te donne.
Et tu n'as en tête que des bêtises d'étudiant.
Mais à couper du bois, tu n'y comprends rien !

Un peu plus tard l'étudiant dit à son père :

- Père, puisque je ne peux plus travailler,
arrêtons-nous là pour aujourd'hui.
- Et puis quoi encore ?
Tu t'imagines-tu que je vais rester les bras croisés à ne rien faire,
comme toi ?
Il faut que je travaille.
Mais toi, tu peux rentrer, si tu veux.
- Père, c'est la première fois que je suis ici dans la forêt.
Je ne retrouverai pas le chemin tout seul.
Viens avec moi.

La colère du père a fini par passer
et il se laisse convaincre de rentrer avec son fils.
A la maison, il lui dit :

- Va vendre la hache abîmée.
On verra bien ce que tu pourras en tirer.
Il faudra que je gagne la différence pour payer le voisin.

Le fils prend la hache et la porte à un orfèvre de la ville.
L'orfèvre la met sur la balance et déclare :

- Elle vaut quatre cents talers².
Mais je n'ai pas autant d'argent liquide ici.
- Donnez-moi ce que vous avez, vous me devrez le reste.

L'orfèvre lui donne trois cents talers et lui en doit donc encore cent.
L'étudiant rentre à la maison :

- Père, j'ai l'argent.
Va demander au voisin combien il demande pour sa hache.
- Je le sais déjà : un taler et six groschens.³
- Eh bien, donne-lui deux talers et douze groschens.
Ça fait le double, ça suffira.
Regarde, j'ai de l'argent en abondance.
Et il donne cent talers à son père en lui disant :
- Avec ça,
tu ne manqueras jamais de rien et tu pourras vivre à ton aise.
- Mon Dieu !, comment t'es-tu procuré de telles richesses ?

L'étudiant lui raconte tout ce qui s'est passé
et comment, confiant en sa chance, il a ramené un tel butin.

Avec l'argent qu'il a gardé,
il retourne à l'université et continue à étudier.

Et comme, avec son pansement, il guérit toutes les blessures,
il devient le médecin le plus célèbre du monde.

² Le *taler* (ou *thaler*) est une ancienne pièce de monnaie en argent pesant entre 28 et 32 g. Il apparaît au milieu du XV^{ème} siècle et circule en Europe pendant près de quatre cents ans. La France resta quelque peu hermétique au taler, mais en apparence seulement, puisqu'elle créa l'écu d'argent qui possède les caractéristiques du taler. L'étymologie atteste que le mot « taler » engendra le mot « dollar », dès la fin du XVII^{ème} siècle, et ce, par le biais des Néerlandais qui utilisaient le *rijksdaalder* (et son dérivé, le *daalder*) au moment où ils s'installèrent en Amérique du Nord. (Source : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Thaler>)

³ Wikipedia ne donne pas directement la valeur du *Groschen* (en français, « Gros », d'une valeur de 12 deniers) par rapport au taler mais le poids moyen de cette pièce d'argent était de 4,5 g.